

[Text]

disease in 1973 and was on glycerin pills, the usual sort of thing. I went to the DVA and they said, "Well, you are not pensioned for heart disease." So it is not on my records. Yet the Herman report certainly indicated a real likelihood that most people who were POWs would come down with ischemic heart disease.

Therefore, I commend that any research to update the medical problems of former POWs not be limited to what is on our DVA files but be related more directly to the words and any other medical information that former POWs can now provide. Certainly, my own private doctor has the information. Thank you very much.

The Chairman: Thank you. You made a good point. Mr. Large?

Mr. Large: In my own case, I was taken prisoner at Dieppe. I was shot, wounded and ended up with four bullets and 52 pieces of shrapnel in me. When they operated, they had no anaesthetic. After the third cut I passed out. From there I was transported by boxcar to Verneuil. We were there for three or four days without any more medical treatment.

We were then put on boxcars for a week and shipped out. By the time I got to Lamsdorf I had gangrene in my legs. There were two doctors there. They flipped a coin to see whether or not they would try to save my legs. One said that he could save them and the other said that he could not. Fortunately, when they flipped the coin, the fellow who called "heads" was for the operation. He thought he could save my legs. I was finally cured by wrapping my legs and putting maggots inside the wrapping. These maggots ate all the dead flesh out and the leg healed up. I have had many outbreaks since where not everything was completely cleared up.

After I spent the time in the hospital I was sent back into the compound and put into chains. We were in chains for a total of 13 months. They then started to send us out on working parties. While out on these working parties, I made five attempts at escape but was caught every time. The last time I was caught I was within sight of the Swiss border when they picked me up. It was the Gestapo that got me that time.

After working me over very thoroughly with rubber hoses and rifle butts, they sent me to Bergen-Belsen. I put in time in Bergen-Belsen, and I did not know from day to day whether they would shoot me that morning or what. One day they came in and said, "Large, komm!" I thought, well, this is it. I followed them. They took me to the commandant's office and then sent me back to the camp. I could never figure out, although I have an idea, why I was released and sent back to the regular camp.

Shortly after that we hit the death march. We marched from February until the end of May back and forth between the lines from dawn to dusk. They would billet us in fields, and what we had to eat was what we could scrounge. They would put us in fields at night that had green grass or winter crop. When we walked out in the morning there was not a scrap of

[Traduction]

m'a dit que je souffrais de cardiopathie ischémique. Je dois prendre des pilules de nitroglycérine et d'autres médicaments de ce genre. Au ministère des Anciens combattants, on m'a dit que je ne touchais pas de pension comme cardiaque. Il n'y a rien dans mon dossier à ce sujet. Pourtant, selon le rapport Herman, le risque que les prisonniers de guerre souffrent de cardiopathie ischémique est très élevé.

À mon avis, les recherches sur l'état de santé des anciens prisonniers de guerre ne devraient pas se limiter aux données contenues dans les dossiers du ministère des Anciens combattants. Elles devraient s'appuyer davantage sur le témoignage des anciens prisonniers de guerre et sur les renseignements médicaux qu'ils peuvent maintenant fournir. Mon médecin personnel a des informations à ce sujet. Je vous remercie beaucoup.

Le président: Merci de cet intéressant témoignage. Monsieur Large, la parole est à vous.

M. Large: Personnellement, j'ai été fait prisonnier à Dieppe. J'ai été blessé et l'on a retiré de mon corps quatre balles et 52 éclats d'obus. On m'a opéré sans anesthésie. À la troisième incision, j'ai perdu conscience. On m'a ensuite transporté à Verneuil dans un wagon de marchandises. Pendant trois ou quatre jours, nous n'avons reçu aucun traitement médical.

Nous avons ensuite passé une semaine dans des wagons avant d'être envoyés à Lamsdorf. Lorsque je suis arrivé là-bas, la gangrène avait attaqué mes jambes. On a tiré à pile ou face pour savoir si on pourrait les sauver. Deux médecins étaient présents. L'un disait que c'était possible, l'autre pas. Ils ont tiré à pile ou face pour décider de mon sort. Heureusement, celui qui avait opté pour «face» a gagné. Il pensait pouvoir sauver mes jambes. On m'a finalement guéri en plaçant des vers sous mes pansements. Ces vers ont rongé toute la chair morte, et mes jambes se sont cicatrisées. Mais jamais je ne m'en suis remis.

Après mon séjour à l'hôpital, j'ai été à nouveau emprisonné et enchaîné. Nous avons été enchaînés pendant 13 mois. Ils ont ensuite commencé à nous faire travailler. J'ai alors essayé de m'évader à cinq occasions, mais on m'a repris à chaque fois. La dernière fois, je voyais la frontière suisse lorsqu'on m'a capturé. C'est la gestapo qui m'a repris cette fois-là.

Après m'avoir passé à tabac à coup de boyau de caoutchouc et de crosse, ils m'ont envoyé à Bergen Belsen. Pendant tout le temps que j'ai passé là-bas, je ne savais jamais d'une journée à l'autre si on allait me fusiller ou non. Un jour, l'un d'entre eux m'a pointé et m'a dit: «Viens». J'ai pensé alors que c'était la fin et je les ai suivis. Ils m'ont amené dans le bureau du commandant puis m'ont retourné au camp. Je n'ai jamais vraiment compris, même si j'avais une vague idée, pourquoi j'avais été relâché et renvoyé au camp ordinaire.

Peu après, nous avons entrepris notre marche de la mort. Entre le mois de février et la fin de mai, nous avons marché entre les lignes du matin au soir. Ils nous cantonnaient dans les champs et nous mangions ce que nous pouvions trouver. Ils nous envoyaient dans les champs la nuit, qu'il fasse beau ou qu'il neige. Au petit matin, lorsque nous rentions, il ne restait plus la moindre parcelle de déchets à l'horizon. Par-dessus le